

L'ESSENTIEL

> Dans les années 1980, les pionniers de la biologie de la conservation défendaient l'idée qu'il fallait préserver la biodiversité – et *in fine* son évolution – des impacts anthropiques.

> Certains défenseurs de l'environnement, cependant, ont jugé cette vision inopérante, voire utopique, et ont prôné une nouvelle conservation recentrée sur la satisfaction des besoins humains.

> Néanmoins, l'impact des populations humaines et de leurs activités sur la biodiversité n'a globalement pas cessé de croître.

> Prendre en compte non seulement les besoins humains, mais aussi la réduction de leurs impacts sur l'évolution des non-humains, ouvre de nouvelles perspectives au-delà du concept d'anthropocène.

LES AUTEURS



FRANÇOIS SARRAZIN
professeur d'écologie à Sorbonne Université et chercheur au Centre d'écologie et des sciences de la conservation au Muséum national d'histoire naturelle, à Paris



JANE LECOMTE
professeuse d'écologie à l'université Paris-Saclay au sein du laboratoire Écologie, systématique et évolution, à Gif-sur-Yvette

Veut-on d'une Terre jardin?

Le concept d'anthropocène nous place devant un choix crucial pour l'avenir du monde vivant : continuer de piloter la nature au seul service des humains ou changer notre rapport aux autres espèces.

Un million. C'est le nombre d'espèces animales et végétales menacées d'extinction, dont de nombreuses au cours des prochaines décennies. En 2019, la Plateforme intergouvernementale sur la biodiversité et les services écosystémiques (IPBES) a frappé les esprits en mettant en avant ce chiffre dans son septième rapport. Souvent présentée comme le Giec de la biodiversité (le Giec est le Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat), l'IPBES a fourni avec ce rapport une étude d'une ampleur inédite sur l'état de la biodiversité, fruit de l'analyse de plus de 15 000 références. Le message est clair : les changements globaux d'origine anthropique que subit la Terre ont des conséquences néfastes considérables sur la biodiversité et appellent des transformations au sein de nos sociétés.

Le concept d'anthropocène est mobilisé pour souligner l'ampleur des impacts humains sur les dynamiques et le fonctionnement du système Terre. Les enjeux majeurs associés à ce concept sont généralement le changement climatique, les modifications environnementales d'origine anthropique et leurs effets sur les humains. Les impacts des activités humaines sur les autres organismes vivants, ces quelque

8 millions d'espèces ou plus qui composent la biodiversité actuelle, ont longtemps eu moins de place dans les débats malgré les connaissances scientifiques accumulées dans ce domaine. Certes, lors de la COP 21, en 2015 à Paris, les accords sur la lutte contre les changements climatiques ont souligné l'importance de la mise en place de stratégies d'adaptation pour les sociétés humaines ainsi que pour la biodiversité sauvage et domestique. Mais sans réellement interroger notre rapport aux non-humains : que signifie le concept d'anthropocène pour leurs dynamiques, leurs fonctionnements et, au-delà, pour leurs évolutions au sens darwinien du terme ? Et quelles places sommes-nous prêts à leur accorder dans nos débats sur l'anthropocène ? Or ces questions se révèlent cruciales aujourd'hui pour déterminer les voies que nous pourrions emprunter.

POURQUOI PRÉSERVER LA NATURE ?

La plupart des stratégies d'action actuelles en faveur de la biodiversité se concentrent sur les valeurs sociales, culturelles et économiques immédiates du vivant. Dans les objectifs de développement durable du programme des Nations unies pour l'environnement, elles visent la conservation ou la restauration

Veut-on d'une Terre entièrement jardinée pour nos propres intérêts ?



EN CHIFFRES

25 %

Environ 25 % des espèces de la plupart des groupes d'animaux et de végétaux étudiés sont menacées d'extinction. Les taux d'extinction des quelques groupes fortement évalués (amphibiens, coraux), voire exhaustivement évalués (mammifères, oiseaux), sont 100 à 1 000 fois supérieurs à ceux attendus au cours de l'évolution hors des grandes crises d'extinction passées.

82 %

La biomasse mondiale des mammifères sauvages a chuté de 82 % depuis la Préhistoire. Elle représentait 0,04 gigatonne de carbone au Pléistocène. Elle a été remplacée par 0,06 gigatonne pour les seuls humains et 0,1 gigatonne pour l'ensemble de leur bétail, et par seulement 0,007 gigatonne pour les 6 000 espèces de mammifères sauvages actuels, dont plus d'un quart sont menacées.

5

L'IPBES identifie cinq grands facteurs directs de pressions anthropiques sur la biodiversité : les changements d'usage des terres et des mers, les surexploitations des espèces chassées, pêchées ou collectées, les changements climatiques, les pollutions chimiques, plastiques, lumineuses et sonores, et les introductions d'espèces envahissantes.

écosystémiques comme supports de services. Cependant, on s'aperçoit aujourd'hui des limites de ce discours. Extinction d'espèces – dont nombre d'insectes pollinisateurs – à un rythme si élevé que des biologistes parlent de «sixième extinction de masse» du vivant, dégradation des forêts tropicales, notamment amazonienne, atteignant un point de non-retour du fait des événements extrêmes dus au changement climatique et des autres pressions anthropiques... plusieurs indices montrent que protéger le vivant en tant que ressource pour les humains ne suffit pas. Aussi, depuis quelques années, biologistes, historiens, philosophes, écologues et sociologues questionnent les finalités de la conservation et la place que nous laissons à la nature.

Humains et autres vivants ont longtemps partagé une histoire évolutive commune fondée sur des processus sélectifs bien étudiés par les sciences de l'évolution. Parallèlement, les humains, par leur socialité, leur évolution culturelle et leur maîtrise, au moins à court terme, de certaines dimensions de leurs environnements, ont acquis la capacité de satisfaire une quête de bien-être dépassant les seules survie et reproduction communes à tous les vivants. Néanmoins, nos prises de conscience et nos choix individuels et collectifs reposent sur nos valeurs et sur celles que nous attribuons aux autres vivants. Ce sont ces valeurs qu'il est aujourd'hui indispensable d'explicitier et d'intégrer dans nos réflexions et narratifs pour choisir nos nouvelles trajectoires en réponse aux changements globaux actuels.

Doit-on abandonner les tentatives de conservation de la biodiversité? Ce scénario signifierait poursuivre une trajectoire évolutive humaine qui ignore les non-humains dans un anthropocène aveugle, avec un large potentiel de rétroactions négatives. Alternativement, conservons-nous la biodiversité pour la résilience des générations humaines, pour le bien-être immédiat des individus humains, ou pour le bien-être des générations futures, comme cela est recommandé dans les objectifs de développement durable? Les priorités de conservation ainsi hiérarchisées par les valeurs instrumentales et relationnelles de la biodiversité sont susceptibles en retour de la façonner, ainsi que les organismes qui la composent, dans un anthropocène délibéré, un jardinage de la biosphère, une extension du domaine de la domestication. Est-il alors possible de conserver la biodiversité certes pour nos intérêts, mais aussi pour elle-même, en lui reconnaissant une valeur intrinsèque? Il s'agirait ici de ne plus arbitrer entre la multitude de formes de vie qui nous entourent et de ne pas chercher à en figer les dynamiques. Et donc de replacer les stratégies de conservation au service du respect de l'altérité profonde de ces formes de vie, indissociable de leur liberté d'évolution.

anthropocentrée des services matériels et immatériels que les humains tirent des écosystèmes. Pourtant, dans les années 1980, l'émergence des enjeux de conservation de biodiversité dans le champ académique anglo-saxon portait l'ambition de réduire les impacts humains sur la viabilité et l'évolution du vivant. À l'interface entre sciences écologiques et sciences de l'évolution, il s'agissait bien, pour les pionniers de la biologie de la conservation, comme l'Américain Michael Soulé, de lutter contre les pertes de biodiversité pour laisser l'évolution se poursuivre dans les meilleures conditions.

Depuis, de nombreux acteurs et défenseurs de l'environnement ont critiqué la préservation de la nature pour elle-même, la considérant obsolète, utopique ou inefficace et prônant une «nouvelle conservation» dédiée à la satisfaction des besoins humains. Et, pour certains d'entre eux, le constat d'un anthropocène avéré devenait alors un argument autoréalisateur justifiant l'oubli du sauvage et de la naturalité au profit de la gestion innovante de fonctions